

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Nous y voilà en plein au joli mois de mai, chanté par les couillons des poètes. Le temps qui a quitté ses frusques d'hiver pour se nipper de pourpre et de verdure est bien loin, malgré cette métamorphose, de marcher comme sur des roulettes.

Un sacré vent de nord, - que le diable emporte!... a buffé jusqu'à ce jour aussi froid qu'un museau de reptile. Les nuits et les matinées étaient rudement fraîches - la garce de lune rousse nous a tenus un mois durant dans les affres de la peur, — la peur d'une gelée qui, fichant les bourgeons en marmelade, nous aurait préparé de foutues vendanges.

Enfin, avec la peur nous en sommes à peu près quittes, - sauf, par-ci par-là, quelques rares endroits dans les bas fonds et les terrains frais où la bougresse de gelée n'a pas causé de trop grands avaros.

Cela tient un peu à l'extrême sécheresse du sol. La moindre chose qu'il eût été humecté tout était rousti; mais, foutre, si la sécheresse nous a préservés des ravages de la gelée, que de ravages ne va-t-elle pas faire elle même?

Si ça ne tourne pas bientôt de face, je crois que nous voilà partis pour recommencer 93. Non pas le 93 qui foutit la chiasse aux chameaux de nobles et de curés et fit dégringoler une tête de roi dans le panier à son, mais l'autre, celui d'il y a trois ans, qui nous laissa sans fourrages avec la famine à l'étable et le bétail se donnant pour rien faute de pouvoir le nourrir.

Voilà déjà belle lurette que nous n'avons pas eu une goutte de pluie et, nom de dieu, nous en aurions pourtant autant besoin que de nos dents pour mordre dans la croûte. Les pauvres prés surtout se porteraient bien de boire un rude coup, - et ce qu'une bonne et rafraîchissante ondée ferait sortir de terre les semences du printemps: les maïs, les fayots les patates!

Et le blé, itou! Comme ça l'aiderait vivement à montrer sa crête. Enfin tout, mille dieux! Toutes les récoltes brament la soif et si le ciel se décide enfin à lâcher sa bonde, - il pourra tomber de la lance à gogo, soyez certains qu'elle sera la bienvenue.

Mais c'est à croire qu'il n'y en a pas de faite. Malgré quelques pétarades de tonnerre entendues ces jours derniers, ça ne peut pas pisser, mille bombes.

Oui, vietdaze, c'est à craindre que nous allons être aussi mal lotis qu'en 93. Le foin va encore se vendre à feu d'argent et il va falloir tirer des plans sur la comète pour sauver nos pauvres animaux.

Et pourtant c'est le bétail qui relève un peu le pauvre campluchard. Le froment étant à un prix dérisoire - la vigne pas encore requinquée - c'est seulement l'élevage qui apporte picaillons.

La sécheresse c'est donc la famine, la cherté des fourrages et le bas prix du bétail: c'est la misère en 36 volumes, - la misère noire.

Et cela, grâce à ce fameux protectionnisme de crotte, créé et mis au monde par les mélinitarde. Sans cette saloperie de frontières, de douanes et tout le tremblement, il y aurait probablement mèche de dégotter dans les patelins des alentours ce qui manque dans le nôtre.

Ainsi, en 1893, pendant que le foin montait dans l'Est à 150 fr. le mille et que, justement, dans les Vosges, le pays à Méline, on vendait trois chevaux pour la modique somme de 7 fr. 50 - à deux pas de la frontière du Nord, en Hollande, les pétrousquins ne savaient où loger leur herbe.

Mais on ne pouvait la faire radiner en France parce que les jean-foutre, sous prétexte de sauver l'agriculture, ont collé des droits plus qu'exorbitants sur les fourrages étrangers.

On voit l'effet produit par ce cataplasme, - ça fait à peu près autant que les processions emmanchées depuis quelques temps par les ratichons d'Espagne, où tout est encore plus cuit qu'ici, avec la seule différence que les processions font comme disait ce paysan qui crachait au cul de sa vache malade: «*si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal!*», tandis que les droits de douane ne peuvent faire que du mal.

Amenant périodiquement la baisse du bétail sans que les prolos des villes paient la bidoche moins chérote, ils ont été impuissants à couper la chique aux agioteurs qui opèrent sur les blés et le blé malgré le droit de 7 francs par 100 kilos, continue à ne pas se vendre plus de 11 francs l'hectolitre.

Est-ce à dire que ça ronflerait mieux avec le libre échange et que feu Léon Say, que bouffent les asticots, avait plus raison que le Méline-famine dont le tanneur Félisque a fait son premier compère?

Foutre pas, pécaïre! Le libre-échange vaut le protectionnisme: appliqué intégralement, il nous amènerait la concurrence du bétail d'Amérique et nos bêtes se vendraient pour rien.

Déjà avant la dénonciation du traité de commerce avec l'Italie, le libre échange relatif entre ces deux pays permettant l'introduction en grand du bétail italien maintenait le nôtre à des prix très bas.

Il n'y a donc pas à tortiller: nous sommes aussi mal logés avec le protectionnisme qu'avec le libre échange et avec le libre échange qu'avec le protectionnisme. Ce sont là bisbilles de richards cherchant à faire fructifier leurs capitaux: les uns, ruraux et propriétaires terriens, tablent sur la cherté des denrées, tandis que les autres, exploiters industriels, veulent que la vie soit à bon marché, pour ne pas casquer de forts salaires.

Quant à nous, l'intéressant est de nous aligner avec les frangins des villes pour fiche au rancard les parasites, et avec les gas des autres pays, les «*étrangers*» comme on dit en jargon bourgeois, pour effacer les frontières. Et cela afin de mettre à la place de la maudite organisation actuelle, basée sur la concurrence dite vitale, - mais en réalité meurtrière - la solidarité et l'harmonie.

Apprêtons-nous à profiter des secousses qui vont surgir pour envoyer paître richards, gouvernants, parasites et feignasses de toute catégorie.

N'oublions pas alors que la terre doit appartenir à qui la travaille: au paysan! De même que l'atelier et l'usine à l'ouvrier et la mine aux mineurs.

Plus d'autorité! plus de propriété privée! Voilà ce que doit réaliser la prochaine révolution. Et alors, bon dieu, après ce sacré échenillage, au lieu de chercher à se tirer le pain de la main, à se manger les tripes les uns les autres, on apportera cette activité que nous déployons les uns contre les autres, ce besoin de lutte qui vibre en nous, non plus à nous nuire réciproquement, mais, tous en chœur, à attaquer de front les forces hostiles de la nature.

Oh alors, on s'en foutra bien un peu que le ciel ne veuille pas débonder ses cataractes. C'est pas la flotte qui nous fera défaut; les intérêts de chacun et de tous s'étant enfin solidarisés on ne marchandera pas à l'aller déloger des entrailles de la terre.

Et, foutre de foutre, ne vaudra-t-il pas mieux s'occuper à nous donner du bon temps, à vaincre le climat, à régulariser les saisons qu'à fabriquer des Lebel, de la poudre sans fumée, de la mélinite, des torpilleurs, des cuirassés, des mitrailleuses et autres engins de malheur et de mort.

En avant, cré pétard, la Sociale a du vent dans les voiles!

Henri BEAUJARDIN
dit Le Père Barbassou.